

LAURA TODORAN

♦ vit et travaille à Montreuil (93)

Babel

Jeune artiste multiforme, Laura Todoran aime investir les espaces publics, à travers des procédés performatifs et souvent participatifs.

A travers des formes simples, elles interrogent les symboles et mythes qui constituent notre culture ; questionnent nos représentations pour mieux les révéler.

Initiée à la peinture murale, elle va par exemple investir une petite place de Bucarest et peindre des pictogrammes sur des façades désaffectées. Ces « hiéroglyphes du XX^e siècle » interpellent le passant comme signes et traces de l'Histoire de la ville. Bucarest est précisément une ville qui a conservé peu de marques de son histoire mouvementée, subissant des transformations brutales depuis l'époque ottomane, puis en tant que capitale de la Valachie, sous occupations russe, autrichienne et pendant la période communiste.

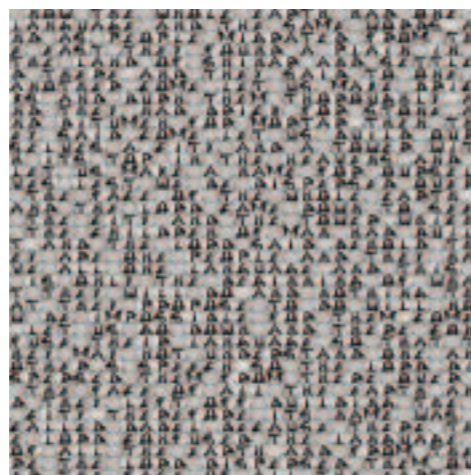
L'artiste nous invite ainsi à attacher une grande importance aux symboles qui nous entourent, tous porteurs de sens, pour comprendre notre environnement et notre histoire, afin que chacun participe consciemment de sa culture.

Entre art et sociologie, Laura Todoran (projet avec Olivier Peyroux) a été photographiée des Roumains la nuit de l'adhésion du pays à l'Union Européenne, en coiffant les têtes de ses portraits d'un serre-tête aux étoiles européennes, à la forme d'une auréole de Saint. Le signe n'est pas neutre et fait référence aux sentiments qui animaient les Roumains en ce jour-événement. L'adhésion était remplie d'attentes et d'illusions et signifiait l'entrée dans un monde libre et la promesse d'un avenir meilleur.

Babel, l'œuvre exposée à Moissy-Cramayel, revient sur le mythe éponyme qui illustre comment Dieu mélangea les langues et entraîna la confusion entre les peuples.

La langue, outil à double face, paradoxale, en ce sens, qu'elle constitue en même temps un dénominateur commun à un groupe, et un élément de différenciation entre eux. Fondement culturel, élément d'identification et d'identité, elle rassemble et distingue à la fois ; elles constituent le terreau de la diversité culturelle.

Dans un monde mondialisé qui multiplie les liens et les communications, l'anglais défierait à nouveau Dieu en se consacrant langue universelle.



Babel, tirage sur dibont, 2010

Communauté à part entière les personnes sourdes et muettes ont inventé également leur langue pour communiquer en construisant un alphabet mimé par les mains à travers le monde et les langues locales.

Les œuvres de Laura Todoran révèle cette complexité : le verset biblique de la Genèse en anglais est écrit et répété à l'infini en empruntant soit l'alphabet latin, soit l'alphabet de la langue des signes. Le spectateur est placé d'emblée devant une difficulté à déchiffrer, comme dans l'ancien temps biblique et dans notre monde contemporain multilingue, un monde d'exils.

Plus d'encre ni de papier, mais un buste peint et des mains, noirs et/ou blancs, comme la diversité des corps et des peuples.

Chanson d'automne, œuvre vidéo réalisée à Novi Sad (Serbie), en 2006.

Le poème « *Chanson d'automne* » de Paul Verlaine est lu par des personnes non francophones. Malgré leur incompréhension du poème, la lecture est investie d'un ton lyrique, d'une sentimentalité exacerbée, de mélancolie et de souffrance. Les interprètes exagèrent intentionnellement les sentiments à l'image des représentations qu'ils se font de la langue française, langue de la sensualité, de l'érotisme et des sentiments.

Le locuteur français n'est plus conscient des intonations spécifiques de sa propre langue, de sa musicalité singulière qui lui confèrent tel ou tel caractère, très sensible aux oreilles de ses interlocuteurs étrangers (non francophones).

Encore une fois Laura Todoran nous invite à une prise de distance, un pas de côté par rapport à nos propres habitudes pour mieux nous connaître.

lauratodoran.free.fr

DANA COJBUC

♦ vit et travaille à Paris

Née en 1979 en Roumanie, Dana Cojbus vit et pratique son activité d'artiste photographe à Paris. Titulaire d'une maîtrise de photographie et vidéo au département d'art de l'Université de Bucarest, et d'une maîtrise de communication et médias à l'Université Panteio d'Athènes, elle observe telle une touche-à-tout les diverses techniques afin de servir ses idées les plus fantasques.

Profondément attachée à son pays natal, à sa

culture, et à ses autochtones, Dana Cojbus met un point d'honneur à illustrer la Roumanie, de manière singulière et enjouée. Son village d'origine devient ainsi un décor privilégié, où les modèles d'un instant défilent devant son objectif. Se nourrissant des rencontres impromptues, elle propose au spectateur de s'évader du quotidien non sans humour, par quelques clins d'œil au monde de l'enfance et une bonne dose de fantaisie.

Remake



Remake 1, 5, 7, N&B digigraphie

Dans le village de Ciolanesti, dans le sud de la Roumanie, en septembre, tout le monde célèbre la Vierge Marie. A l'occasion de cette fête, le photographe local installe, depuis des années, son studio de fortune dans une tente. Cela donne une unité aux traditionnelles photos de famille (même support, même cadrage, même fond, etc.)

La photographe a voulu entrer dans ce « cadre », pénétrer dans l'intimité de ce groupe social. Elle a demandé à chaque famille de lui donner des vieilles photos et a fait des « remake », avec les mêmes personnes, les mêmes habits, le même décor, après plusieurs dizaines d'années. Le contact avec ces personnes était aussi riche que l'expérience photographique en elle-même.

Pleine de présence humaine, cette série de photos

réalisées dans le sud de la Roumanie, est un regard attentif sur la force et la fragilité de l'existence. Le temps qui passe, les années qui s'effacent et qui se redessinent. Le temps qui passe et qui nous laisse seuls devant notre image, qui vole notre jeunesse, notre vigueur d'antan et qui est à l'affût de la moindre faiblesse. Les rides au bord des yeux et dans nos cœurs nos souvenirs.

Série de photos en noir et blanc présentée dans plusieurs expositions de groupe ou personnelles. Exposition "Circulation(S)" à la Cartonnerie, du 5 au 29 novembre 2008, dans le cadre du mois de la photo OFF, organisée par l'association FETART, Paris

article extrait du site www.danacojbus.com

PARCOURS

♦ Formation :

- 2007 Formation d'introduction au montage de projets européens organisée par Relais Culture Europe, France
- 2006 Maîtrise de Communication et Médias, Université de Panteio, Athènes
- 2002 Maîtrise de Photographie et Vidéo, Département d'Art de l'Université de Bucarest
- 2001 Ecole de grec moderne, Université de Thessalonique
- 1993 - 1997 Lycée des Beaux-arts de Bucarest, spécialités peinture et mode.

Entre 2001 et 2006, Dana Cojbus a reçu plusieurs Bourses d'études européennes

♦ Expositions personnelles :

depuis 1997, Dana Cojbus participe à des expositions collectives et personnelles en Roumanie, en Serbie, en Grèce, en France..., au sein de festivals, d'Institutions culturelles et de galeries.

PARCOURS

♦ Formation :

- 2005 Université Nationale des Arts de Bucarest, master degree
- 2003 Université Nationale des Arts de Bucarest, peinture murale

♦ Expositions personnelles :

- 2009 "Ein Blick(e)/Regard(s)", photographies, Centre français, Berlin
- 2009 "The door" et "Romania Jour J", photographies, Europe XXL, festival Lille 3000, Lille
- 2008 "1000 façons de dire je t'aime" et "Babel" installations, centre culturel Alban Minville, Toulouse
- 2006 "Universal language, two hands scripture" photographies, galerie Cardak, Sremski Karlovci, Serbie
- 2004 "Love me tender, love me sweet" installation, galerie KCNS, Novi Sad, Serbie

♦ Expositions de groupe :

Depuis 2000, Laura Todoran a participé à plus d'une dizaine d'expositions de groupe en France et en Roumanie (Bucarest), dans le cadre de festivals, collectifs et galeries. Elle a notamment conçu une installation pour la « Fête des Lumières » de Lyon en 2007 et en 2008 et participé plusieurs fois au sommet de la Francophonie.

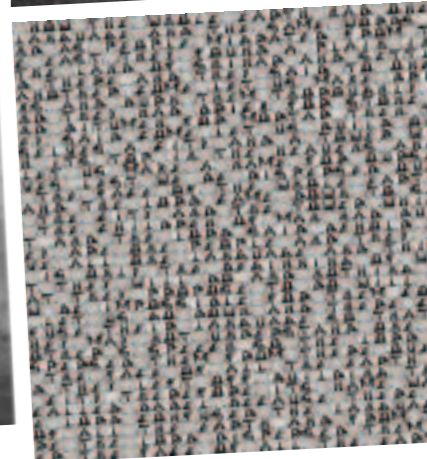
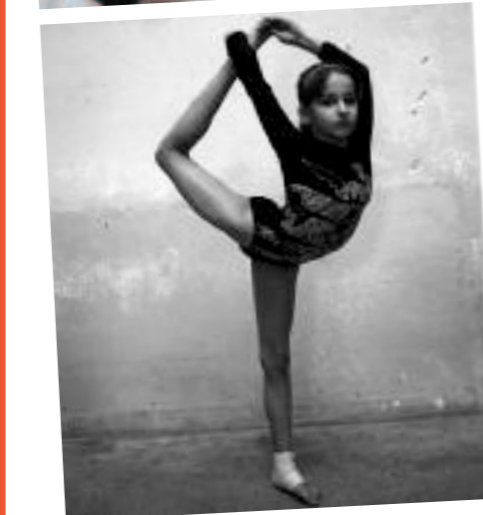
Jouer avec le temps et les signes

Dana COJBUC
Mirela POPA
Laura TODORAN

20 ans de rencontres entre les villes de Moissy-Cramayel et Buseri

DU 8 MARS AU 15 AVRIL 2010

EXPOSITION



- Hall de la maison des associations : lundi, mardi, mercredi et vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h, le jeudi de 9h à 12h
- Hall de la mairie : lundi, mardi, mercredi et vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h, le jeudi et le samedi de 9h à 12h

Informations : direction de la culture : 01 64 88 15 70 et sur www.moissy-cramayel.fr

MIRELA POPA

♦ vit à Paris et travaille à Paris, en Bourgogne et en Roumanie

Mirela Popa a quatorze ans lorsqu'une révolution de palais met fin au règne de Ceaucescu, durant l'hiver 1989. Vivant à Sibiu, en Transylvanie, l'artiste a eu tout le loisir, enfant, d'endurer l'autoritarisme du régime. Un temps intégrée à l'équipe nationale de gymnastique, Popa est alors un des éléments concrets de la "vitrine" du régime communiste roumain que représente cette *dream team* d'enfants-martyrs, notamment lors des jeux olympiques, jeunes vies sacrifiées sans nul ménagement au double impératif unitaire de la souplesse corporelle et de la propagande nationale. Une fois tombé le régime communiste, l'artiste renonce à la gymnastique - son corps, abîmé, porte encore les stigmates de cette période - puis, quatre ans plus tard, émigre en France, où elle se fixe. Intégrant l'école des beaux-arts de Dijon, Mirela Popa y développe dans un premier temps une création cathartique des peintures expressionnistes sur le thème récurrent du corps crucifié. Elle renonce bientôt à cette formulation de son mal-être, jugée trop littérale, et opte à compter de 1998, à travers la photographie, l'installation et la performance, pour un propos élargi, plus explicite aussi, où les binômes Est-Ouest et passé-présent ne vont avoir de cesse de se conjuguer.

Popa vit à présent à l'Ouest, paradis des cultures matérialistes, hédonistes et individualistes mais aussi du cynisme et du mépris d'autrui. Trahison pour trahison, en quelque sorte... Ayant grandi dans la mythologie des droits de l'Homme, que lui a inculquée son père, ingénieur en état de tiédeur avec le régime communiste, droits de l'Homme dont la France est censément la patrie élue et le havre protecteur, Popa fait au concret, une fois dans la patrie de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, l'épreuve de leur constante remise en cause par une mentalité française largement lepénisée, que gangrènent xénophobie, racisme, haine de l'étranger. Que dire enfin, nonobstant les communes racines latines du roumain et du français, du fait de devoir parler et penser en deux langues différentes ? Dans cette partie où la vie divise, le pari de l'artiste serait celui-ci : l'art peut rassembler, réabouter, rendre jointifs des fragments épars. La représentation, au-delà de toute gratuité, peut se révéler réparatrice.

"Je me suis aperçue que ce qui m'appartenait en propre, ce qui me définissait, ce n'était plus un lieu, une histoire, mais une oscillation, une hésitation permanente entre deux lieux, deux histoires." Le rôle de l'art, cette donne étant ce qu'elle est ? Faire tenir l'ensemble, lui donner sa cohérence, stabiliser là où l'expérience du réel acquiert pouvoir à déstabiliser nos vies. Où l'art réenracine, fixe le corps du témoin du monde que nous sommes chacun, que promène et ballote le réel, sans répit.

Inséparable de cet arrière-plan miné que forme l'histoire récente de la Roumanie, l'œuvre de Mirela Popa se présente comme une autobiographie, sélective, et orientée. *Répétition sans fin* (1999), par exemple, montre les clichés noir et blanc, grandeur nature, de fillettes gymnastes dans des poses d'équilibre. Popa a photographié ces dernières à Sibiu même, à l'endroit où elle s'entraînait une dizaine d'années plus tôt. L'allusion à sa propre vie est patente : comme une résurrection d'elle-même, un retour à sa propre condition enfantine.

Extraits de l'article de Paul Ardenne, écrit dans le catalogue « Mirela Popa », édité en 2004 par Atheneum centre culturel Université de Bourgogne, le centre départemental d'art contemporain Cimaïse et Portique à Albi, la cité Scolaire Bellevue à Albi, l'ENS d'art de Dijon et l'Officea.



Détail de « répétition sans fin », 1999, tirage argentique noir et blanc

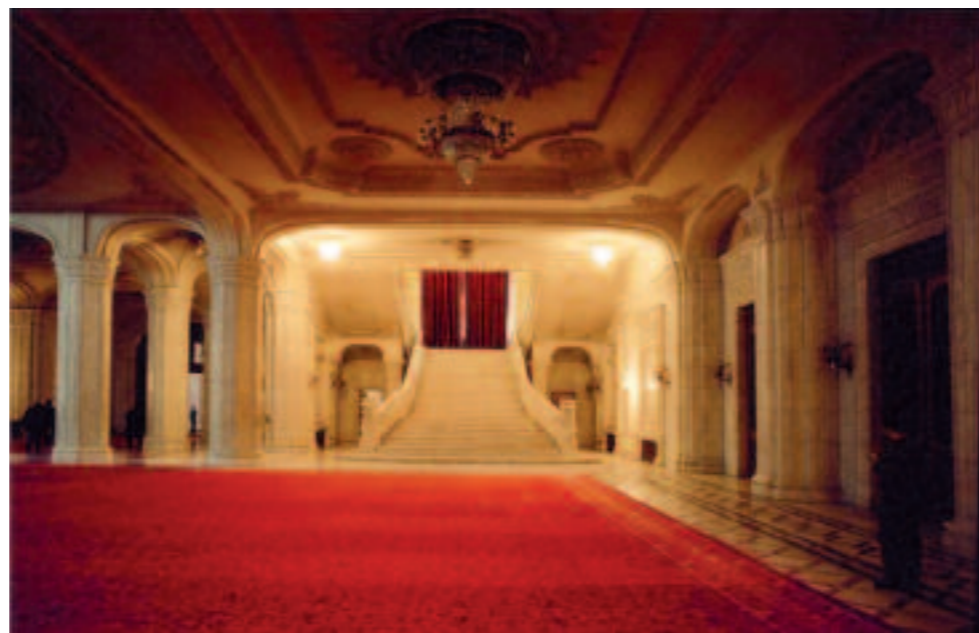


Dans le triptyque composé des trois photographies « le tapis rouge », « le balcon » et « la maison du peuple » réalisées en 2004, Mirela Popa nous met face au symbole paradigmatique du régime de Ceaucescu et de sa mégalomanie tragique. Les trois images présentent le même cadrage, avec un premier plan qui invite le spectateur à franchir le seuil du cadre, fouler le tapis, regarder la perspective depuis le balcon et regarder le Palais de face debout sur la grande place.

La maison du peuple, construite à partir de 1984, regroupait la Présidence de la République, la Grande Assemblée nationale, le Conseil des Ministres et le Tribunal Suprême. Les travaux commencèrent en 1984, nécessitant la destruction de 520 ha de la ville de Bucarest (1/5 de la superficie totale, soit l'équivalent de 3 arrondissements parisiens), avec la démolition ou le déplacement d'une trentaine d'églises. Celle-ci entraîna l'expulsion et le relogement de 40 000 personnes (c'est-à-dire de nombre de « maisons du peuple ») dans des immeubles parfois insalubres (sans eau, ni gaz, ni électricité). 20 000 ouvriers y travaillèrent jour et nuit. Le projet aura coûté 40 % du PIB du pays chaque année. Le palais est construit en marbre venant de la région de Rușchița en Transylvanie (un million de mètres cube utilisés), dans un style néoclassique. Quand Mirela Popa, visite l'intérieur du palais du Parlement, ainsi renommé après la chute du dictateur, les photographes sont encore soumis à une multitude de tracasseries administratives. Aussi, les

photographies seront-elles « volées » et prises sous le manteau, acte « civique » et artistique à la fois qui donne à voir au monde la part voilée de la réalité. Outre le marbre, les sols du palais sont recouverts d'immenses tapis rouges, autre symbole de l'artisanat roumain, et des savoir-faire du peuple, chaque jour piétinés par l'oligarchie au pouvoir. Enfin le balcon duquel le chef haranguait la foule. La photographie de Mirela Popa nous ouvre néanmoins une perspective puisqu'elle débouche en second plan sur la grande avenue de Bucarest et un autre horizon. Point de fuite qui pourrait également rappeler la fuite du dictateur du toit de son palais... Carnet rouge sur papier rouge, est l'une des quatre magnifiques photographies sur diasec réalisées à partir de carnets de membres du Parti Communiste que l'artiste connaissait (le carnet exposé à Moissy-Cramayel appartenait à une de ses institutrices). Le très grand format ainsi que la mise en valeur des deux couleurs rouge et or diffusent une intensité plastique et symbolique très forte, faisant appel à la référence religieuse de l'icône. Nouvelle religion, s'il en était, le communisme a régi la vie des gens, en leur demandant de payer l'obole (leur adhésion) chaque année et d'agir selon les préceptes civiques édictés par le Parti. Tous les écarts de comportements étaient consignés dans le carnet. L'expérience intime, personnelle, prend place dans l'espace public et devient parole politique, le face à face oblige à prendre du recul, de s'arrêter sur l'Histoire.

artegaloregallery.com.



Tapis rouge - tirage couleur entrecollé sur aluminium / 130 x 102 cm / 2004

PARCOURS

1975 Naissance à Sibiu (Roumanie)
1989-90 Chute du régime de N. Ceaucescu, ouverture du lycée artistique de Sibiu
1994 Installation en France

♦ Formation :

1999 Diplômée de l'ENSBA de Dijon
2000 Bourse « de 2000 à 2000 » Passeport pour l'Europe, attribuée par l'ENSBA de Dijon
2001 Exposition au FRAC de Picardie, Péronne
2002 Bourse du Val-de-Marne attribuée par le MAC/VAL et le Conseil général du Val-de-Marne
Premières commandes photographiques à Vitry-sur-Seine
2003-04 Résidence au Centre Départemental d'Art Contemporain d'Albi, exposition et édition d'un catalogue
2005-06 Résidence à la Cité Internationale des Arts, Paris
2007 Exposition dans le cadre du festival « l'Eté photographique » de Lectoure, Midi-Pyrénées

♦ Acquisitions :

2002 Fondation Pfizer, Douvres (Grande-Bretagne)
2007 Fonds National d'Art Contemporain, Paris

Jouer avec le temps et les signes

Dana COJBUC
Mirela POPA
Laura TODORAN

DU 8 MARS AU 15 AVRIL 2010
Le Hall – Moissy-Cramayel

Enfants ou jeune fille sous l'ancien régime communiste, **Dana Cojbut, Laura Todoran et Mirela Popa** sont des artistes d'après « la Révolution » de 1989 en Roumanie qui a renversé le dictateur Ceaucescu.

L'ouverture des frontières à l'Est a accéléré les migrations de populations, parmi elles, des artistes ont fait le parcours. Ces artistes ont en commun l'expérience de l'EXIL, forme d'arrachement-attachement à plusieurs territoires, apprentissage du sentiment d'appartenances multiples. Apprentissage et pratique de plusieurs langues, décodage de nouveaux comportements intimes et collectifs, d'autres signes culturels. Allers et retours entre le même et le dissemblable.

« Je me suis aperçue que ce qui m'appartenait en propre, ce qui me définissait, ce n'était plus un lieu, une histoire, mais une oscillation, une hésitation permanente, entre deux lieux, deux histoires » dit **Mirela Popa** dans un catalogue monographique édité en 2004. *« Le rôle de l'art, cette donne étant ce qu'elle est ? Faire tenir l'ensemble, lui donner sa cohérence, stabiliser là où l'expérience du réel acquiert pouvoir à déstabiliser nos vies. Où l'art réenracine, fixe le corps témoin du monde que nous sommes chacun, que promène et ballote le réel, sans répit »*, poursuit **Paul Ardenne** au sujet de l'artiste.

Les œuvres de **Mirela Popa** exposées à Moissy-Cramayel ont été réalisées entre 1999 et 2004, et témoignent encore du poids de son passé. L'alphabet formé par les postures parfaites des jeunes gymnastes de Sibiu, sa ville d'origine, exprime un langage où la pureté de la forme collective nie la vérité de l'individu, sa souffrance ; nous renvoie aux images cinématographiques de **Léni Riefenstahl** qui filmait les « dieux du stade » sous le régime nazi. Icônique, la photographie très grand format, rouge et or, d'un carnet d'une membre du Parti Communiste, symbole du « civisme » et carnet de notes des membres. Ironique et tragique à la fois le triptyque de la Maison du peuple, sorte de travelling intérieur-extérieur, place le spectateur devant l'Histoire d'un mensonge.

Laura Todoran, originaire d'une communauté roumaine de Serbie, et diplômée de l'Université des arts de Bucarest, propose également un alphabet qui investit le corps. Elle s'intéresse aux alphabets des personnes sourdes et muettes. A la recherche d'une langue universelle, à jamais perdue depuis l'épisode mythique de la « confusion des langues », dite de la Tour de Babel, qui a définitivement séparé les peuples et les cultures. Interrogeant encore les langues et leurs qualités propres, elle a enregistré des personnes non francophones lisant un poème en français, enregistré qui révèle la musicalité et la sensualité de la langue, et les projections des locuteurs.

Avec **Dana Cojbut**, enfin, les corps sont mis en jeu encore autrement. Chez elle, le corps porte la marque du temps et des histoires intimes que la photographie, seule, peut conserver. Retournant dans son village du Sud de la Roumanie, l'artiste remet en scène la traditionnelle photographie de famille prise le jour de la fête de la Vierge Marie plusieurs dizaines d'années plus tard. Par l'entremise de la photographe, l'image figée au mur reprend vie pour un instant. Les personnages/personnes ravivent leurs souvenirs, racontent. L'acte photographique acquiert ici une dimension sociale, de tisseur de mémoire.

Sans nostalgie, les trois photographes nous offrent trois voies/voix singulières qui traversent et dépassent les frontières et appartenances et s'ancrent résolument dans l'art et l'Europe contemporains.